

L'Electeur

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET CRITIQUE

Première année.—No. 39.

A. GUERARD & CIE

Quebec, 9 Fevrier 1867.

L'ELECTEUR,

JOURNAL REDIGÉ DANS LES INTERETS DEMOCRATIQUES

PAR UN COMITE DE COLLABORATEURS. PARAIT LE SAMEDI,

Au No. 47 Rue St. Marguerite, St. Roch.

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

L'abonnement est de \$ 1.50, par année, payable d'avance, pour la ville et de \$ 1.00 pour la campagne. Ceux qui discontinueront devront le faire par écrit et au mois avant l'expiration de leur abonnement.

Tarif des Annonces.

Toute annonce n'excédant pas dix lignes :	
2 insertions.....	\$ 0.38
4 ".....	0.63
8 ".....	1.25
21 ".....	2.00
45 ".....	3.75
Toute annonce n'excédant pas vingt lignes :	
2 insertions.....	\$ 0.50
4 ".....	0.85
8 ".....	1.50
21 ".....	3.00
45 ".....	5.00

Toutes lettres, correspondances &c. doivent être adressées FRANCO, à A. GUERARD et Cie. Propriétaire Rue Ste. Marguerite, No. 47.

L'ELECTEUR.

Se vend chez M. E. Balzaretto, No. 39, Rue du Pont, St. Roch; M. G. A. Delille, Manufacturier de tabac; Faubourg St. Jean; M. Hardy, libraire, Basse-Ville; M. Bellarive et Laforce, Maison des Bains, Haute-Ville; M. Bastien, barbier, rue St. Joseph; M. Mariet, barbier, rue St. Joseph; M. Crémazie, libraire; J. J. Williams, Barbier, côte du Palais; M. Wm. Dalton, coin des rues Craig et St. Laurent, Montréal.

FEUILLETON DE L'ELECTEUR.

2 FEVRIER.

M. LOUIS VEUILLOT.

Les Odeurs de Paris.

Voici, de tous les livres de M. Veullot, celui qui a obtenu le plus de succès. L'auteur qui méprise avec tant de bonheur et le Paris actuel et l'heure présente, ne manquera pas sans doute de relever cette vérité affligeante. Il ne nous pardonnera pas le petit tumulte excité par ses courses, ses danses-libres, et ses hardis sauts de carpe à travers les égouts, les cafés chantants et les boulevards de Paris. S'il indignera de n'avoir attiré la foule qu'avec un recueil de fantaisies laborieuses et d'épigrammes violentes contre les banalités de la corruption contemporaine, M. Veullot aura raison.

Si les défenseurs du trône et de l'autel sont réduits, pour se faire écouter, à ne plus parler du trône ni de l'autel, mais à nous entretenir des courtesanes célèbres, des chroniqueurs en crédit, des terrains nouveaux et des parodies à la mode, il en résulte que ces malheureux défenseurs n'ont plus rien à défendre. Il en résulte que la foi des vieux âges, les glorieuses institutions du passé, la grandeur des temps disparus

sont des ombres pour lesquelles on ne peut plus que s'inscrire dans le vide. Le moindre page de M. Veullot sur Thérèse produit plus d'effet que les deux volumes qu'il a consacrés à chanter les louanges de la Rome catholique, la sainteté du pouvoir temporel, et à déchirer et à flétrir les libres-penseurs. Hélas! que ce dernier trait est précieux et douloureux pour une plume dévouée. Quel triomphe et quel désastre pour M. Veullot que la fortune des *Odeurs de Paris*! Quelle colère la vogue du chroniqueur Veullot doit inspirer à Veullot, le père de l'Eglise! Profonde blessure faite à la bonne cause, à la cause de l'orthodoxie et de l'intolérance, que cette victoire de son combattant le plus fidèle. Ce n'est pas dans le temple, ce n'est pas même dans la sacristie qu'il vient d'obtenir son premier avantage réel; c'est dans les coulisses du café chantant. Avec le parfum des encensoirs il n'attire personne; il n'irrite un peu les nerfs du public qu'en lui jetant les senteurs "de la vieille pipe, de la fuite du gaz et de la vapeur de boisson fermentée."

Il faut dire: pour cette faveur qui accueille son dernier livre, M. Veullot ne doit pas moins à son talent particulier qu'à l'ombre présente où il a laissé ses thèmes ordinaires. Les *Odeurs de Paris* ne réussissent pas seulement parce qu'il y est peu parlé des bienfaits du gouvernement clérical, et des atrocités de l'esprit d'examen. Ces sujets, jadis si féconds pour M. Veullot, et qui ne sont plus en possession d'ébranler la galerie, n'ont obtenu dans le présent tome ou qu'un silence dédaigneux ou que quelques lignes discrètes. Par là, le tome est fort allégé, et a pu fournir sa carrière lestement. Mais il est juste de voir dans la vogue des *Odeurs de Paris* autre chose que cette habileté de composition.

On y voit surtout la parfaite application d'un talent à la besogne qui le réclamait. On s'est demandé parfois si la conversion de M. Veullot était sincère, et s'il est possible de croire à la religion du Christ quand on la recommande avec de telles grimaces folles et de tels grincement de dents. Nous n'avons garde de nous permettre ces questions inconvenantes. "M. Veullot, a dit M. Sainte-Beuve, pour un tel acte accompli dans le secret de la conscience, n'a besoin d'aucun garant, et il a donné, ce me semble, assez de gages publics et fait assez de sacrifices à sa cause pour que personne ne mette en doute sa sincérité quand il dit: Je crois." Ainsi parle un critique que la foi a souvent fait sourire. Nous ne serons pas plus sceptiques que lui. Et du reste, nous n'avons pas à décider si le chapelin de M. Veullot est un engin de guerre, ou bien son apaisement et son refuge de chaque jour. Les secrets d'oratoire, comme les secrets d'alcôve, doivent être respectés. Nous respectons, en n'y touchant pas, l'authenticité de ce catholicisme controversé. Comment l'homme prie, et s'il se met véritablement à genoux quand il est seul, ce n'est pas notre affaire....

Les contradictions politiques ne nuisent pas à M. Veullot. Mais il en est d'autres, fort hardies, et qui inquiètent les âmes pieuses. Un des thèmes du nouveau livre, c'est le mépris de Paris pour ce qui est vénérable et sacré. La mort, déchirément sanglant pour ceux-ci, résignation tri-te pour ceux-là, douloureux mystère pour tous, la mort n'est pas respectée à Paris. M. Veullot l'affirme. Et pour opposer la pureté des champs à la corruption de la ville, il écrit ces lignes qui veulent être touchantes: "O cimetières des campagnes chrétiennes, où les tombes couvertes d'herbes fleuries, se pressaient à l'ombre du clocher. Sur ces tombes longtemps arrosées

de pleurs; les vivants ne cessaient de répandre leur prière, et la terre n'était touchée que des genoux!" Tournez quelques pages; voici ce que vous lisez: "Il n'y a pas longtemps qu'un homme des classes savantes fut guillotiné pour quelque tour de son art. Cet homme se comporta mal; il montra peu de philosophie, après en avoir étalé trop. On le vit tout affaibli de mauvaise mine, plié en deux, la tête penchée; sans voix. Il se fit soutenir, ce qui est du plus mauvais genre. Les journaux qui s'étaient nourris de son crime, de son procès, de sa prison, de son supplice, le payèrent en réclamant. Ils travaillèrent un peu à finiturer et lui firent des derniers moments présentables. Ils y eurent du calme; mais sans valeur. Malheureusement, ils ne furent pas unanimes, et il y eut trop de témoins. Ces témoins s'étaient retirés, peu satisfaits se demandant à quoi servent l'éducation et les principes. Parmi les journaux qui ont retouché la sorte d'infamie, on nomme le *Moniteur*, journal officiel de l'empire français. Hélas, à qui se fier?" Si ces gaietés vous paraissent concevables pour un condamné à mort, vous pourrez lire le paragraphe qui raconte la fin de M. Scribe. C'est d'une ironie très-lettre, et d'une bonhomie très-piquante. Seulement, j'estime qu'ici M. Veullot a été trop esclave de son talent. Le besoin de bouffonner sur tout et à travers tout, l'induit en des sautes, comme promettantes. Après avoir demandé que les tombes ne soient touchées que des genoux, les railleries sur la fin pitoyable de l'homme des classes savantes viennent mal. Le chroniqueur Veullot a rompu trop ouvertement ici avec les préceptes les plus élémentaires de l'Eglise. Lui aussi, il a un peu outragé sa mère. Mais, comme l'a dit Rousseau, il fallait faire rire le parterre.

Je n'ai pas le dessin de suivre les *Odeurs de Paris* dans toutes leurs étrangetés et leurs audaces. A vrai dire, ces quatre cent soixante-deux pages ne sont pas d'une lecture facile. Vers le milieu la fatigue se fait sentir, et on n'est pas au bout qu'elle est devenue intolérable. C'est que le procédé ne varie jamais, et qu'on n'a pas comme compensation la diversité du fond. C'est recueillir de nouvelles à la main, de fantaisies satiriques, de parodies violentes et de farces pimentées ne touchant qu'à des sujets assez monotones et répétant les indiscrétions parisiennes nous ont saturés. Reste la forme qui a de la valeur et qui est curieuse.

L'originalité de cette forme là, c'est qu'elle mêle aux raffinements d'un art savant les libertés du vocabulaire des halles. Le mélange a de la saveur et de l'apprit. La langue, poissarde maniée et trépassée par un écrivain rompu à toutes les pratiques et à toutes les complexités du métier, c'est d'un effet irritant et singulier. Cela convient surtout aux palais blasés, et les palais blasés, c'est ce qui chôme le moins. Nous avons vu le succès ordinaire de la subtilité unie à la force dans les pièces de MM. Méilhac, Haüy et Offenbach. Il y a quelque chose de ce genre dans les *Odeurs de Paris*. La *Belle-Hélène* a passé par là. La farce est plus vive encore, mais la subtilité est plus rare.

M. Veullot est un homme d'esprit, qui, voyant l'ennemi profond causé par les habitudes détracteurs de l'Eglise et l'amusement produit par ses adversaires, est allé résolument à ces adversaires, et a tenté de se servir de leurs armes. Il les a bien étudiés, et il n'en peut dire qu'il en est deux principalement qu'il aime fort bien: Paul-Louis Courier et Henri Heine. Il y mettra aussi La Bruyère, mais dans la construction de sa phrase, dans sa façon de la couper, ne retrouve plus encore l'impression de Paul-Louis, Henri Heine lui a fourni bien des traits de sa moque